

Le vernissage

Par la vitre du taxi, je regarde les rues de Paris qui défilent. Nous abordons l'avenue des Champs-Élysées. En ce samedi soir très printanier de fin mai, on peut facilement reconnaître les touristes qui déambulent en nombre sur ses prestigieux trottoirs. Ils se déplacent le plus souvent en groupes, prennent leur temps et affichent, pour la plupart d'entre eux, un sourire extatique. Ils sont heureux d'être là et de dépenser leur argent. À l'inverse, les vrais Parisiens, qui n'ont pas la chance d'être en congés, se pressent, tête baissée vers leur objectif, sans se préoccuper des vitrines alléchantes. Leur mine est plus souvent renfrognée que réjouie. D'ordinaire, je fais partie de cette seconde horde déterminée, et me soucie de relier un point A à un point B en un minimum de temps, en évitant les artères semées d'embûches. Or, les badauds représentent autant d'obstacles que de précieuses minutes perdues. Rapidité, efficacité, concentration sont mes mots d'ordre, en général. Toute bonne règle se doit cependant de connaître une exception. C'est l'argument opportuniste qu'a employé Marine pour me sortir de ma tanière.

Depuis quand n'ai-je pas pris un peu de bon temps ?

Je n'ai pas eu besoin de réfléchir pour répondre à cette question. C'est précis comme une date sur un calendrier.

Le 1^{er} septembre, le jour où j'ai intégré le cabinet Marquay.

Sur la défensive, j'ai objecté à ma tenace meilleure amie que l'on commence par faire ses preuves avant de songer aux loisirs lorsqu'on a la chance de travailler auprès de quelqu'un d'aussi réputé que Gilles Marquay. Sans en démordre, elle m'a répliqué que deux ans à temps plein, week-end et jours fériés compris, constituaient une période de probation très acceptable pour n'importe quel patron, fût-il le plus féroce des avocats.

Déjà deux ans !

Elle a cru bon d'ajouter que dans trois mois et douze jours, j'aborderai ma troisième année de travaux forcés. Pour un peu, je l'imaginai en train de graver des traits sur le mur d'une geôle. En tout état de cause, elle a réussi. Je n'ai pas vu le temps passer. Le rythme « métro, boulot, dodo » s'est insidieusement imposé dans mon quotidien comme dans celui de tous ces gens qui courent sans arrêt. Je suis devenue une automate dont l'unique fonction est de travailler. Une automate bientôt trentenaire.

Me rappeler cette échéance, c'était sournois. Marine m'a achevée en mode uppercut. Un peu choquée (pour ne pas dire vexée), j'ai observé un bref silence, qu'elle a immédiatement interprété comme une quasi-victoire. Elle a utilisé son ultime cartouche en me signalant à quel point cette soirée était importante pour elle et à quel point je lui faisais défaut depuis ces fameux deux ans. En plus de prendre un méchant coup de vieux, je me suis sentie coupable. Un comble, pour une avocate. J'ai donc accepté de reporter l'étude de mes dossiers et cédé à son insistante invitation. À l'heure qu'il est, à observer ainsi les promeneurs, j'ai l'impression de faire l'école buissonnière. Un sourire indulgent s'affiche sur mon visage. Du moins, jusqu'à ce que le taxi redémarre après s'être arrêté à un feu rouge et se mette à zigzaguer entre les véhicules qui le précèdent.

Conformément aux conseils subtilement distillés par ma chère copine, je me suis apprêtée de la tête aux pieds, ne négociant sur aucun élément de la féminité. Quitte à sortir, autant le faire bien. Je me suis épilée, coiffée, maquillée et manucurée. Côté vestimentaire, j'ai opté pour des valeurs sûres : une petite robe noire cintrée et joliment décolletée que j'avais achetée en prévision d'une soirée galante qui, finalement, n'a jamais eu lieu, et une paire d'escarpins aux talons plus hauts que ceux que je porte d'ordinaire. Juste avant de partir, j'ai été prise d'un doute. Ma tenue m'a paru très moyennement compatible avec les nombreux escaliers, le métro, et le bout de chemin à pied jusqu'à la galerie. Or, je n'avais pas l'intention de changer quoi que ce soit à une mise si peaufinée. J'ai donc songé qu'il était judicieux d'emprunter un moyen de locomotion plus adéquat. Malheureusement, je suis tombée sur un fou du volant qui prend sa Skoda pour une Ferrari et les rues de Paris pour un circuit de grand prix automobile.

Il faut voir le côté positif des choses, ou tout au moins essayer, tant que mon estomac vide tient le choc. L'avantage, si mon pilote fait preuve de la même habileté à éviter les accidents jusqu'au bout, c'est qu'à cette allure-là, je ne serai en retard que d'une seule minuscule demi-heure. Marine ne pourra m'en tenir rigueur. Je m'abstiendrai de lui préciser que ce fâcheux contretemps est essentiellement dû au fait que je tenais à terminer un courrier urgentissime pour un dossier très important avant de mettre en œuvre le chantier de rénovation de ma petite personne. Elle serait capable de me passer un savon en public en me faisant remarquer que tous mes dossiers sont toujours très importants. Plus importants que les amis. Je connais la chanson. Aussi, je me cramponne à l'accoudoir et je n'émetts aucune des protestations assorties de noms d'oiseaux qui me viennent en tête à chaque embardée de la voiture. Enfin, cette maudite auto ralentit en tournant dans la rue que j'ai indiquée.

— C'est là ? interroge le chauffeur en désignant un attroupement sur le trottoir d'un coup de menton.

Étourdie comme au sortir d'un manège à sensations, je confirme d'un « oui » faiblard. Le mot « crétin » meurt sur mes lèvres. Fangio s'arrête (ou plus exactement, il pile) en double file et lorgne la foule qui s'est agglutinée devant la vitrine de la galerie.

— Ça a l'air de marcher, commente-t-il pendant que je fouille mon sac à la recherche d'un billet de 20 euros. Vous connaissez l'artiste ?

— Pas du tout.

Je lui laisse la monnaie en guise de pourboire pour ce qu'on peut appeler, à juste titre, une course. Malgré mon ressentiment à son encontre, je suis trop contente de m'en être sortie, vivante et entière, pour négocier sur le tarif. Le type me laisse tout juste le temps de descendre et redémarre dans un crissement de pneus. Non seulement j'ignore tout de l'artiste à l'honneur, mais je ne connais personne dans l'assemblée réunie à l'extérieur. En revanche, avec cette arrivée en fanfare, je me sens la cible de regards perçants. J'avais oublié que j'allais m'immerger dans le monde très sélect de la culture, de l'art, de la création, de l'esprit... bref, d'une élite à laquelle je suis étrangère. Je m'en souviens, à l'instant, en observant la mine désapprobatrice des invités guindés et la façon dont certains me toisent avant de reprendre le fil d'une conversation ultra sérieuse. J'ai une pensée nostalgique pour mon code civil et le dossier Plantier que j'ai la désagréable impression d'avoir bâclé pour venir me mêler à ces pincés des fesses.

Mode ironie activé ou réaction épidermique d'autodéfense, c'est au choix.

Vraiment, si ce n'était pour Marine, je ferais volontiers demi-tour.

Feignant d'ignorer tout ce beau monde, je me faufile dans la galerie. Je comprends mieux pourquoi il y a tant de gens sur le trottoir. À l'intérieur, ça grouille. Il faut jouer des coudes pour avancer. Avec un peu de chance, Marine sera tellement débordée par l'énorme succès de son exposition qu'elle ne prêtera qu'une attention distraite à ma présence. Stratégiquement, il s'agit

donc de la trouver au milieu de cette cohue, de lui faire la bise, de m'extasier devant la qualité des œuvres, et de prendre très vite la poudre d'escampette. J'aurais fait ma B.A. Il suffira que je la félicite pour cette affluence record pour qu'elle en oublie ses reproches à mon égard.

À défaut d'apercevoir immédiatement ma blonde amie, mon regard se pose sur l'un des tableaux de l'exposition. Le rater aurait été difficile, vu le format exceptionnel de l'œuvre. Mais ce n'est pas seulement sa taille qui retient mon attention. Sur la toile, un corps nu de femme est mis en scène dans une posture singulière qui évoque sans aucun doute possible un orgasme sexuel. Le modèle représenté a les traits tirés, les yeux révulsés et les jambes largement écartées. Son sexe humide s'offre à la vue de tous, sans pudeur. Il me semble presque entendre la plainte qui sort de sa bouche aux lèvres rouges. Ce portrait provocant me fascine et me trouble à la fois. Je m'en approche et j'en découvre le titre. Il s'intitule « Jouissance ». Il me revient en mémoire que c'est le thème de ce vernissage. C'était écrit sur le carton d'invitation que Marine m'a envoyé. En l'occurrence, le terme est judicieusement choisi. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça donne quelques bouillonnantes idées.

— Vous êtes la première femme de la soirée à ne pas afficher une moue consternée devant ce tableau, fait une voix grave dans mon dos.